

KIM Yu-kyeong

LE CAMP DE
L'HUMILIATION

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Stéphanie Follebouckt



*Éditions
Philippe Picquier*

UNE NUIT LUGUBRE

1

Menaçant de s'abattre à tout moment sur la terre, le ciel sombre descend au plus bas. Tel un énorme serpent rampant, la route défoncée s'étire dans l'obscurité au milieu des rizières et des champs. La camionnette a quitté Pyongyang à l'aube et cela fait toute une journée qu'elle roule. A l'arrière du véhicule au sol recouvert de vieilles planches, Wonho et sa famille sont entassés, pareils à des bagages. Ils ont été jetés là comme des bêtes qu'on mène à l'abattoir par trois bowiwon¹ qui les encadrent et les surveillent. Au moment des repas, ceux-ci s'arrêtent dans la cour d'un Bowibu local et vont manger à la cantine à tour de rôle tandis que Wonho et sa famille assouvissent à peine leur faim avec une boulette de farine de maïs chacun, qu'on leur jette comme à des chiens. Ils n'ont pas le droit de bouger sauf pour aller aux toilettes et même dans ce cas un bowiwon les accompagne.

Le jour, ils ont moins peur, ils peuvent voir des villages et des passants dans les rues. Mais dès que l'obscurité avale tout, la panique les envahit ; ils ont l'impression d'être abandonnés hors du monde. Les lumières de petits hameaux apparaissent de temps en temps et

1. Bowiwon : membre du Bowibu, organisme nord-coréen qui correspond aux services de renseignement.

tournoient comme des lucioles avant de disparaître. Ces vagues lueurs leur semblent alors la dernière trace de vie humaine qu'ils voient.

La camionnette cahote encore longtemps sur la route avant de s'engager dans une vallée. Le cours d'eau luisant qui longe le chemin ondule comme s'il était vivant. Son odeur fraîche, portée par le vent froid de la forêt, s'engouffre dans le véhicule. L'atmosphère est morne, il n'y a pas âme qui vive. Seul le bruit du moteur de la camionnette, une Sungri-58 qui râle à perdre haleine, brise le silence profond. Le vieux véhicule, dont le Parti s'enorgueillit en vantant le résultat de sa politique Jaryok Kaengsaeng – mise en place pour assurer l'autonomie économique du pays –, s'enfonce de plus en plus dans la vallée, ses phares déchirant les ténèbres. Wonho et les siens n'ont aucune idée de l'endroit où on les emmène ni de la raison pour laquelle on les traite ainsi, en prisonniers. Tout est arrivé si brusquement et de façon tellement inattendue qu'ils sont dans l'incompréhension totale. A peine un jour plus tôt, Wonho jouissait du bonheur d'un jeune marié dans son logement de Pyongyang. Il avait été affecté à un grand quotidien en tant que journaliste aussitôt après la fin de ses études universitaires et il ne couvait qu'espoir et enthousiasme pour son avenir. Il a beau se creuser les méninges, il ne se souvient absolument pas d'avoir dit quelque chose contre le régime ou le Parti et encore moins d'avoir commis un crime méritant d'être traité ainsi par le Bowibu. Au contraire, son seul désir est de travailler le mieux possible et d'être toujours plus fidèle au régime afin d'adhérer au Parti et de progresser.

La veille au soir, en rentrant de son travail, Wonho a découvert tout son appartement sens dessus dessous, on aurait dit un échiquier aux pions éparpillés. Dans un coin de la chambre, sa femme recroquevillée pleurait en tremblant de peur. Dès son arrivée, deux hommes, qui étaient assis sur le canapé sans même avoir pris la peine de se déchausser, se sont approchés de lui par les côtés comme pour l'encercler, ont verrouillé la porte et lui ont ordonné de faire ses valises en prenant le minimum. Wonho a voulu savoir pourquoi mais il n'a reçu que des gifles pour réponse. Une fois les valises bouclées, les deux hommes ont fait asseoir Wonho et sa femme côte à côte et ont tendu une feuille à cette dernière.

— Ri Su-ryeon, si tu divorces de Han Wonho en posant là ton empreinte digitale, tu es libre et tu peux sortir tout de suite de cette maison.

Les yeux écarquillés et larmoyants, Su-ryeon s'est tournée vers son mari.

— Inutile de le regarder, Ri Su-ryeon, c'est ta dernière chance. Bien sûr, le choix t'appartient.

Le menton de sa femme tremblait fort. Son visage a rougi jusqu'aux oreilles et au cou avant de devenir aussi pâle que la cire. Fermant doucement les yeux, elle s'est laissée tomber sur l'épaule de Wonho. De grosses larmes débordaient sur ses joues frémissantes. Dans la confusion du moment, Wonho l'a prise dans ses bras, ne sachant quoi faire d'autre.

— Ça veut donc dire que tu refuses de divorcer ?

Su-ryeon, se collant davantage à son mari, a hoché lentement la tête.

— En voilà une vraie épouse dévouée ! Remarque, s'ils y vont ensemble, dans la vallée, ils se sentiront moins seuls.

Sur ce, l'homme qui venait de parler a froissé la feuille avant de la mettre dans sa poche et s'est épousseté les mains, l'air d'avoir fini ce qu'il avait à faire.

Jusque-là, Wonho pensait qu'on allait seulement les déporter dans une province. Mais lorsqu'on les a brutalement jetés, lui, sa femme et leurs bagages, dans la camionnette débarquée chez lui le lendemain à l'aube, pour les conduire au Bowibu du quartier, il a eu la chair de poule et une soudaine envie d'uriner.

Le bâtiment gris du Bowibu paraissait lugubre. Sur le faite du haut mur extérieur en béton se dressaient des éclats de verre aussi pointus que des piquants de hérisson, par-dessus lesquels on avait encore installé un réseau de barbelés électrifiés. L'entrée principale était défendue par une barrière où deux gardes armés de fusils se tenaient au garde-à-vous. Quand le véhicule s'est arrêté dans la cour, un bowiwon qui les attendait a pris place sur le siège passager, un porte-documents volumineux sous le bras ; les deux hommes qui surveillaient Wonho et sa femme depuis le début n'ont pas bougé. Peu après, une femme, dont deux autres bowiwons tenaient les bras, a émergé du bâtiment et s'est avancée à pas trébuchants vers le véhicule. C'était la mère de Wonho, soi-disant partie en déplacement professionnel quinze jours plus tôt. Wonho a compris qu'en réalité elle n'était pas en voyage pour son travail mais était restée enfermée là. Dès qu'elle a jeté un regard à son fils et sa belle-fille à l'arrière du véhicule, le visage de la vieille femme a pâli de frayeur et elle s'est mise à claquer des dents. L'un des policiers qui l'accompagnaient l'a hissée à l'arrière de la camionnette avant d'y grimper à son tour. C'est alors que Wonho s'est rendu compte qu'il ne s'agissait pas là d'une simple expulsion de Pyongyang mais d'une situation bien plus grave. Où donc les emmenait-on ?

Wonho se dit que sa mère sait peut-être quelque chose mais il leur est interdit de s'adresser la parole. Il saisit sa main dans le noir et la tire discrètement. Il voudrait au moins lui demander où ils vont. Elle semble avoir compris l'intention de son fils et secoue la tête presque imperceptiblement pour lui signifier qu'il ne faut pas parler.

Les sanglots retenus de sa femme recroquevillée à côté de lui résonnent vaguement tel l'écho dans les montagnes. Il regrette de ne pas lui avoir demandé d'accepter le divorce avant de quitter Pyongyang. A ce moment-là, il était complètement sonné et la proposition du bowiwon était tellement inattendue qu'il n'a pas eu le temps d'y réfléchir. C'est maintenant que le remords le ronge : il aurait dû laisser sa femme à Pyongyang. Mais cela ne l'empêche pas d'appuyer son corps contre elle. Il sent son tremblement s'apaiser un peu.

Le véhicule roule à présent entre deux falaises abruptes presque collées l'une à l'autre. Les versants menaçants des montagnes s'approchent et s'éloignent sans cesse. Abasourdi, Wonho regarde la vallée étroite qui s'ouvre devant eux, il a l'impression de s'engouffrer dans une gueule noire. Si je saute d'ici, pourrai-je me reposer paisiblement dans les bras de cet abîme ? Ou bien trouver une issue pour m'enfuir comme si la porte du paradis s'ouvrait soudain ? Pile à cet instant, le bowiwon à ses côtés aboie comme s'il avait lu dans ses pensées :

— Fils de pute, où tu regardes comme ça ? Allez, tourne la tête !

Lorsque le véhicule atteint le sommet de la montagne, une brume épaisse s'élève subitement dans l'obscurité.

Du coup, il devient même impossible de voir à deux pas, à l'image de leur avenir, insondable. Wonho se sent étouffer, il a l'impression que le brouillard se colle à son corps et l'étrangle. La camionnette est obligée de ralentir, les policiers ne le quittent pas de leur regard féroce. La tension est à couper au couteau. C'est seulement après une longue descente qu'ils distinguent vaguement le paysage environnant. Les montagnes étagées sommeillent, leurs cimes se perdent dans le ciel sombre. Vu l'abondance des arbres jusqu'au bord du chemin, il n'y a pas d'habitations dans les parages, il ne fait aucun doute qu'ils se trouvent au fin fond des montagnes. Le véhicule dévale encore une pente, l'arrière agité de soubresauts, puis s'engage dans une nouvelle vallée entourée de hauts versants qui font l'effet de paravents. L'unique route, étroite et sinueuse, s'étire à l'infini.

4

Soudain ils arrivent dans un endroit éclairé comme en plein jour. Stupéfait, Wonho regarde autour de lui. A cent mètres devant eux, suspendus en l'air, deux projecteurs à la lumière aussi menaçante que celle des yeux d'un tigre illuminent les alentours. On distingue une démarcation faite de sable blanc, avec un réseau de fers barbelés installés par-dessus, qui coupe la vallée en deux. De l'autre côté se dressent deux tours de guet hautes de sept à huit mètres et munies de mitrailleuses ; sur chacune d'elles un soldat surveille les lieux en faisant les cent pas. Au centre de la clôture en barbelés se trouve un portail constitué grossièrement de morceaux de bois attachés par des fils de fer. Enfin, portail est un grand mot, il serait

plus juste de dire qu'il s'agit d'une partie du mur de barbelés. Deux sentinelles se tiennent de part et d'autre.

La camionnette s'arrête devant cet accès haut d'au moins trois mètres. L'homme au volant passe la tête par la vitre et dit quelque chose à une sentinelle, le portail s'ouvre et le véhicule pénètre à l'intérieur. Su-ryeon, qui a commencé à hoqueter dès leur arrivée sous les projecteurs, éclate carrément en sanglots une fois les barbelés franchis. Le véhicule roule encore environ deux cents mètres et passe un second poste de garde semblable au premier. Il s'immobilise peu après devant un bâtiment à deux étages noyé dans l'obscurité. Le bowiwon sur le siège passager descend avec son porte-documents et entre dans le bâtiment. L'un des policiers saute par-dessus le panneau arrière de la camionnette et ordonne d'un ton cinglant à Wonho et sa famille de se dépêcher de descendre. Su-ryeon sursaute d'épouvante et se ratatine encore davantage.

— Qu'est-ce que vous attendez? Grouillez-vous!

Et l'autre homme à la mine patibulaire qui n'a pas bronché pendant tout le trajet les fixe d'un regard furibond. Wonho, premier à mettre pied à terre, aide sa mère à descendre, assisté par sa femme. Puis il tend les mains vers Su-ryeon pour la soulever mais l'effrayant bowiwon la pousse violemment. Elle dégringole par terre avec un cri d'effroi.

— Merde, est-ce qu'on doit vraiment s'occuper jusqu'au bout de ces crapules réactionnaires? Allez, vite, espèce d'ordure, laisse ta femme là et magne-toi de monter dans la camionnette pour prendre vos affaires!

Wonho, renonçant à aider sa femme à se relever, obéit en réprimant la colère qui lui monte à la gorge.

— Salaud, si tu traînes comme ça, tu n'auras jamais fini de tout décharger.

Sans cesser ses récriminations, l'homme se met à jeter brutalement leurs bagages comme s'il s'agissait de

cailloux. Le bruit de la vaisselle qui se brise déchire l'air nocturne. Le véhicule, débarrassé de sa charge en un rien de temps, redémarre bruyamment et reprend le même chemin, aussitôt après que tous les bowiwon, y compris celui sorti du bâtiment, sont remontés à bord. Lorsque la camionnette – unique trace les reliant au monde extérieur – disparaît dans le noir, sa femme et sa mère s'effondrent en éclatant en sanglots. Wonho lui aussi s'écroule à côté d'elles. Il se retient de pleurer à grand-peine et s'efforce d'observer le lieu où ils se trouvent.

L'immeuble à deux étages derrière eux ne semble pas être une prison comme il l'a craint pendant tout le trajet ; il ne voit rien de menaçant dans la zone bien éclairée qu'ils viennent de traverser. Il se rappelle alors le camp d'Auschwitz qu'il a vu un jour dans un film soviétique : le réseau de barbelés menaçants qui entoure le camp, les baraquements miteux installés par-ci par-là sur une colline dénudée au milieu de la poussière, les Juifs pareils à des squelettes dans leurs pyjamas gris aux motifs rayés tout usés et trop grands pour eux, comme de sinistres ombres de la mort pénétrant en file dans un grand édifice de béton, poussés par les fusils des soldats allemands dans leurs uniformes impeccables...

Mais ce qu'il a sous les yeux n'a rien à voir avec cela. L'odeur des herbes fraîches monte du sol humide tandis que les feuilles des arbres sous la lumière des projecteurs scintillent avec autant de splendeur qu'un décor de théâtre. Le bois touffu respire bruyamment, avec énergie ; le gargouillement d'eau de la vallée forme une harmonie parfaite avec les chants des oiseaux nocturnes qui vivifient le lieu ; tout ça semble très paisible. Se trouvent-ils seulement au fin fond des montagnes loin de la ville et non dans l'horrible enfer qu'il a imaginé ? L'espoir se met à germer dans le cœur de Wonho.

UNE INVITÉE INATTENDUE

1

Au moment où la camionnette s'arrête devant le bâtiment, Min-kyu est encore à l'intérieur. Il l'attendait car, lors de la réunion du matin, le directeur du camp l'a informé de l'arrivée d'une nouvelle famille de prisonniers politiques venant de Pyongyang et lui a ordonné de l'affecter au groupe n° 1, sous sa responsabilité.

Au rez-de-chaussée du bâtiment se trouvent une cantine et quatre pièces servant à la fois de bureaux et de salles d'entrevue entre bowiwon et détenus. Le premier étage comprend la salle de réunion, les archives et le bureau du directeur du camp.

Il était prévu qu'on amène cette famille de Pyongyang en début de soirée mais la camionnette n'est arrivée qu'à une heure très tardive. Min-kyu, assis sur un fauteuil dans la salle du rez-de-chaussée où il reçoit d'habitude les détenus, somnole en dodelinant de la tête, puis se réveille en sursaut aux coups de klaxon du véhicule. Même s'il est parfaitement conscient que le très mauvais état de la route peut expliquer leur retard, il grommelle en ouvrant la porte. Le bowiwon descendu du camion entre dans la pièce et lui tend l'épais porte-documents. Son visage est marqué par la fatigue.

Min-kyu entend le bruit de la vaisselle fracassée, l'agitation du déchargement des bagages puis les pitoyables

sanglots des femmes au milieu des hurlements des policiers.

— Putain, ce qu'elles m'agacent, ces gonzesses, se plaint le bowiwon de Pyongyang, visiblement très irrité.

Min-kyu le comprend tout à fait. Il a roulé toute la nuit dans un véhicule minable sur de difficiles routes de montagne, c'est normal qu'il soit sur les nerfs. Min-kyu hoche la tête sans cesser de bâiller.

— En effet, à quoi bon pleurer comme ça ? Ça ne changera pas leur destin pour autant.

Il signe la feuille qui certifie la passation des détenus et la rend au bowiwon, qui se hâte de faire demi-tour. Si c'était la journée, il aurait pu le retenir pour bavarder un peu car cela fait longtemps qu'il n'a pas vu un bowiwon de Pyongyang. Mais il est tard. D'ailleurs l'autre ne doit avoir aucune envie de rester une seconde de plus dans cette vallée lugubre, Min-kyu le devine bien et lui serre la main avec regret.

— Qui m'ont-ils amené cette fois ? murmure-t-il en reprenant place dans son fauteuil avant d'ouvrir le dossier.

Il le survole tout en bâillant, puis une lueur s'allume tout à coup dans ses yeux. Le visage souriant de la femme sur la photo d'une fiche lui est très familier. Il l'examine de près et se lève d'un bond comme s'il venait de s'asseoir sur un clou. Son cœur bat à coups redoublés et ses poils se hérissent. Il n'en croit pas ses yeux. Mais il a beau regarder la fiche encore et encore, aucun doute, c'est elle, cette Ri Su-ryeon qui jouait du gayakeum¹. C'est pas vrai, comment une chose pareille peut-elle arriver ? Il n'en revient pas, il a l'impression d'avoir reçu un coup de marteau sur la nuque. Qu'a-t-il pu lui arriver pour qu'elle tombe aussi bas ? Ce sont des retrouvailles totalement imprévues au bout de quatre

1. Instrument de musique traditionnelle à douze cordes.

ans, aussi surprenantes qu'un coup de tonnerre dans un ciel clair. Il pensait parfois à elle, en se disant qu'elle était peut-être mariée et mère de famille et qu'elle vivait heureuse à Pyongyang. Il n'a jamais imaginé la revoir dans cette vallée sinistre.

D'après sa fiche, elle est là à cause de son beau-père : celui-ci, envoyé dans le Sud comme espion, a été arrêté là-bas et s'est converti au capitalisme ; voilà pourquoi les membres de sa famille ont été exilés dans ce camp, victimes de « punition collective ». Vu l'année où son beau-père a quitté le pays, Su-ryeon ne doit même pas connaître son visage. Elle n'avait qu'à divorcer pour éviter de venir ici, et Min-kyu a du mal à comprendre pourquoi elle ne l'a pas fait.

Il range les documents dans un casier et reste immobile, ne sachant quoi faire. Le camion klaxonne pour signaler son départ mais il a du mal à se décider à sortir. Il n'a pas le courage de se tenir face à elle. Puis il entend les gardes crier pour arrêter le bœuf traînant la charrette et, sans autre option, il ouvre enfin la porte.

Deux jeunes sentinelles ont amené une charrette à bœufs. A chaque arrivée de nouveaux prisonniers, les gardes transportent leurs bagages jusqu'au logement qui leur est attribué, ce qui est aussi un moyen de les surveiller jusque-là. Dans la cour, des affaires sont éparpillées en désordre et deux femmes enlacées sanglotent, affalées sur le sol. Ce doit être Su-ryeon et sa belle-mère. Min-kyu détourne la tête en toussotant.

— Qu'est-ce que tu attends ? Dépêche-toi de charger les bagages, ordonne-t-il sèchement.

La phrase est sortie toute seule. Ce ton brutal lui est devenu machinal au bout de quelques années de vie en tant que bowiwon dans le camp. Maintenant qu'il a crié, il se sent irrité pour de bon. Dire que Su-ryeon est là dans ce camp de prisonniers politiques !

— Hé, connard, tu es sourd ou quoi? hurle l'un des jeunes gardes en imitant le ton de Min-kyu. Allez, grouille-toi!

L'homme, qui doit être le mari de Su-ryeon, se hâte d'obéir. Les deux femmes, toujours en pleurs, se lèvent en s'entraînant et empoignent également leurs bagages. Par réflexe, Min-kyu ramasse lui aussi un paquet mais, se ressaisissant aussitôt, il fait mine de le pousser à coups de pied. Puis, le regard ailleurs, il fait les cent pas en attendant que tous les bagages soient chargés sur la charrette.

Qu'est-ce que je vais faire? Seule cette phrase résonne dans sa tête vide. Il jette un regard furtif à la plus jeune, aux cheveux longs, en espérant de tout cœur qu'elle ne soit pas Su-ryeon et que le dossier soit erroné. La jeune femme transporte un paquet, la tête baissée, elle chancelle sur ses jambes flageolantes; des larmes coulent sur ses joues au teint de porcelaine, Min-kyu les voit à travers ses longs cheveux ébouriffés; à force de pleurer, ses paupières sont bouffies mais le visage révélé dans la faible lueur de la lune est bien celui de Su-ryeon. Min-kyu pousse un soupir en ployant les épaules. Heureusement, elle ne sait pas qui il est. Plusieurs années durant, il l'a adorée dans son coin, à son insu. Les présentations officielles entre eux n'ont jamais eu lieu. Finalement, c'est plutôt une bonne chose, voilà ce qu'il se dit.

2

Après avoir ordonné aux gardes d'emmener Su-ryeon et sa famille dans la salle de la propagande au sein du bâtiment du comité administratif, Min-kyu gagne son bureau et se laisse tomber sur le canapé. Su-ryeon et les

siens vont passer la nuit là-bas, et le lendemain matin ils iront dans la maison qui leur a été attribuée dans le secteur du groupe de travail n° 1. Enfin, on ne peut pas vraiment appeler ça une « maison », il s'agit plutôt d'un taudis à deux doigts de s'écrouler. Impossible d'y dormir sans un minimum de travaux. Les gens qui l'habitaient sont tous morts le même jour, quelques mois plus tôt, intoxiqués par des champignons vénéneux qu'ils avaient consommés. Min-kyu n'y a jamais mis les pieds mais il l'imagine en très mauvais état, inhabité qu'il est depuis plusieurs mois. S'il avait su que les nouveaux arrivants étaient Su-ryeon et sa famille, il aurait demandé qu'on restaure un peu la maison, il le regrette.

Toute la nuit il se tourne et se retourne, et c'est seulement à l'aube qu'il finit par s'endormir, pour être arraché au sommeil par le tintamarre agressif de la cloche qui réveille les habitants du camp. Les jours ayant raccourci, il fait encore sombre. Mais les détenus se lèvent à cette heure-là et travaillent jusqu'à la tombée de la nuit. La journée dans le camp commence et s'achève par le son de la cloche. En fait c'est elle qui annonce tout : l'heure du lever, le début du travail, l'heure du déjeuner, la fin du travail, l'heure du coucher, le rassemblement d'urgence en cas d'alerte...

Le tintamarre métallique de la cloche suspendue sous l'avant-toit du bâtiment administratif donne ses ordres sévères sans jamais se tromper d'une seconde. Cet objet grossier en métal rouillé est une sorte de fouet invisible qui harcèle les habitants du camp. Ses sons sont si perçants et assourdissants qu'ils semblent pouvoir renverser leurs cabanes ; on dirait qu'un artisan de génie a fabriqué cette cloche exprès pour pourrir l'ambiance du camp. Tous détestent ce vacarme, les détenus mais aussi les bowiwon, car ces derniers sont également obligés de se lever à l'aube. Min-kyu y est habitué, mais ce matin il le trouve particulièrement insupportable.

Il sort de son lit à contrecœur, s'habille et se dirige vers la cantine pour prendre son petit-déjeuner. Au rez-de-chaussée de la bâtisse à deux étages près de l'entrée du camp, il y a un restaurant réservé aux bowiwon et aux gardes mais ils doivent respecter l'heure du petit-déjeuner, qui est la même que celle des détenus. Au début de sa vie dans le camp, Min-kyu avait du mal à manger à cette heure si matinale, il s'en est accommodé avec le temps et son estomac réclame sa pitance pile à ce moment-là. Mais ce matin, les grains de riz grincement dans sa bouche, il a du mal à les avaler. Finalement il renonce à manger et quitte la cantine.

Dehors, l'obscurité règne encore. Perché sur son vélo, il pédale en direction du bâtiment du comité administratif. Celui-ci se trouve dans le secteur du groupe n° 1 dont il est responsable. C'est aussi lui qui dirige le comité. Il distingue à peine son chemin dans l'éclairage faible du vélo. Cette route de montagne est tellement étroite qu'une voiture pourrait tout juste y passer. Le côté gauche est abondamment recouvert d'herbes jaunies entremêlées, derrière lesquelles s'élève un mur de grands arbres sombres. A droite, il y a le torrent dont l'autre rive est bordée d'une vaste forêt de peupliers touffus.

Arrivé au comité administratif, Min-kyu ordonne à la comptable d'apporter leur repas aux trois nouveaux arrivants. Celle-ci arbore un air interrogateur. En général, les bowiwon ne se soucient pas que les nouveaux arrivants mangent ou pas. Aussi arrive-t-il souvent qu'ils ne reçoivent pas de nourriture le premier jour. Min-kyu attend que la comptable soit entrée dans la salle de la propagande avec le plateau des petits-déjeuners, avant de gagner son bureau à côté du local du comité administratif. Dans chaque secteur un bureau à part est réservé au bowiwon qui le dirige.

A la deuxième sonnerie de la cloche, signalant l'heure du travail, Min-kyu sort de son bureau et se dirige vers la salle de la propagande où l'attend la famille de Su-ryeon. Il tient à les accompagner jusqu'à leur logement. D'habitude ce n'est pas le rôle du bowiwon, il n'a qu'à ordonner à un chef d'équipe de s'en charger, mais pour une fois il a envie de s'y rendre en personne. Le premier jour dans le camp, la plupart des détenus sont complètement déboussolés. Min-kyu se rend parfaitement compte de ce que Su-ryeon ressent actuellement, pour autant le bowiwon qu'il est ne peut lui adresser le moindre mot de réconfort.

Eclairée par la lumière bleue de l'aube, la cour devant la salle de la propagande est déjà envahie par plusieurs dizaines d'hommes qui rôdent tels des revenants. Ce sont les membres de l'équipe des célibataires. Aucune armée au monde ne peut égaler les habitants du camp en rapidité; il leur faut à peine quelques minutes après le son de la cloche pour se rassembler. Le chef de l'équipe des célibataires, le dos tourné à la salle de la propagande, hurle à tue-tête :

— A partir d'aujourd'hui, vous allez faire du bois de chauffage pour passer l'hiver. Dans notre équipe, chacun doit fournir sa part. Ne pensez même pas à descendre de la montagne avant d'avoir terminé. Vous allez abattre le boulot quitte à y passer la nuit, compris ?

Quand un chef d'équipe se montre aussi déterminé, Min-kyu se met en retrait et le laisse faire, c'est la meilleure façon de gérer les prisonniers politiques. Telle est la tactique qu'il a apprise au fil du temps dans cette vallée. Quelques pas derrière la foule, il regarde fixement le chef d'équipe s'égosiller. Des types pareils font plus que le maximum pour conserver leur place, songe-t-il.

Rangés en plusieurs files, le regard morne rivé au sol, les détenus sont en piteux état : des lianes enroulées autour

des hanches et des chevilles maintiennent leurs guenilles rapiécées et leurs chaussures ; leurs visages émaciés sont noircis, luisants et inexpressifs à part les yeux, enfoncés dans les orbites et rendus troubles par l'angoisse ; leurs corps sous les haillons sont si squelettiques qu'ils seraient emportés comme des fétus de paille par un coup de vent ; ils ont tous la même apparence misérable, si bien qu'il est difficile de les distinguer les uns des autres.

Le froid vent matinal du début de l'hiver est chargé d'une puanteur aigre et désagréable, qui n'est rien d'autre que l'odeur des habitants du camp. Une fois entré là, personne ne peut échapper à ce sort pitoyable. Su-ryeon aussi va devenir comme eux. Cette idée lui coupe le souffle, et lui donne même envie de vomir.

Tout à coup, il aperçoit son visage ; par la porte entrouverte de la salle de la propagande, elle et son mari observent ce qui se passe dehors. Même de loin, il peut voir que les traits de la jeune femme sont crispés par la peur. Ils ont dû être réveillés par le son de la cloche. Ils semblent choqués de découvrir l'état lamentable des habitants du camp.

Bientôt, les hommes loqueteux de l'équipe des cêlibataires se dirigent en file indienne vers un versant de la montagne, poursuivis par des ordres perçants. Sur la place qu'ils ont quittée, des brindilles tourbillonnent dans le vent. Bientôt se révèlent les cabanes crasseuses et délabrées éparpillées aux alentours. Elles ont été construites à intervalles de plusieurs mètres pour empêcher tout échange entre les prisonniers et chacune est encerclée par une haie de branchages. Ces haies sont comme des sentinelles qui montent la garde afin d'interdire aux habitants de franchir leur frontière. Les taudis aux murs d'argile noircie sont tous orientés vers le torrent et ont la montagne pour arrière-plan. Leurs toits de planches sont tellement rafistolés avec des écorces de bouleau et

des pierres plates pour combler les endroits pourris que leur forme d'origine est difficile à reconnaître. Les murs penchés semblent à deux doigts de s'effondrer, on dirait des vestiges de l'âge de pierre.

En revanche, le paysage de la vallée autour des habitations est magnifique. Dans cet endroit isolé et inaccessible, les montagnes conservent leurs forêts à l'état vierge. Les frênes, les sapins, les bouleaux, les pins poussent serrés et hauts. Le mouvement ondulant des arbres, venu des profondeurs de la forêt telle une vague déchaînée, déborde d'énergie et s'accompagne d'une musique majestueuse. Ça et là des feuilles expriment leurs dernières passions en se teintant de rouge et de jaune, on dirait de grands bouquets de fleurs qui ornent les montagnes, traversés par des nuées d'oiseaux affairés. Dans la vallée, un cours d'eau limpide coule en murmurant entre de gros rochers lisses. Le paysage offert par la nature est beau au point de faire oublier qu'on est dans un camp.

Une fois tous les détenus partis travailler, le calme retombe sur les habitations. On a l'impression de se retrouver dans un village d'autrefois désert et abandonné. Il n'y a pas d'enfants, ni même un chiot ou un poussin qui traîne dehors. Non, il ne s'agit pas là d'un village normal.

Min-kyu hâte le pas vers la salle de la propagande où sont encore confinés Su-ryeon et sa famille. Avant d'y entrer, il inspire profondément puis ouvre la porte en affichant délibérément un air bourru. Il remarque sur le sol ce qu'on leur a apporté en guise de petit-déjeuner. Nettement insuffisant pour trois personnes. Le plateau en aluminium cabossé ne contient qu'un bol de grains de maïs concassés cuits et quelques feuilles de chou saumurées. C'est le type de petit-déjeuner destiné à l'équipe des travailleurs célibataires. Le bol a été à peine entamé. Sans doute le choc du premier jour dans le camp était-il si grand – sans parler de la mauvaise qualité de la nourriture

– qu'ils n'ont pas pu manger. On observe habituellement ce comportement chez les nouveaux arrivants. Mais bientôt même cette alimentation infecte leur manquera.

Comme tous les nouveaux, ils ne s'inclinent pas à quatre-vingt-dix degrés en voyant Min-kyu le bowiwon. Pas tout à fait sortis de leur hébétude, ils se lèvent maladroitement, l'air égaré, et se contentent de baisser légèrement la tête. Min-kyu décide de ne leur faire aucune remarque et leur ordonne de le suivre.

3

Le logement attribué à la famille de Su-ryeon se trouve le plus en arrière, vers la montagne. A l'observer de près, le gond supérieur de la porte est endommagé. La feuille plastique de la fenêtre grande comme la paume de la main est déchirée et s'agite au vent. Dès le premier coup d'œil, Min-kyu constate que la cabane, très décrépite, est en passe de s'effondrer, et il esquisse une moue de contrariété. Il songe d'abord à faire demi-tour en les laissant comme ça, puis se ravise, ouvre la porte et inspecte brièvement l'intérieur. L'homme qui a traîné la charrette écarquille les yeux d'étonnement, c'est la première fois qu'il voit un bowiwon s'intéresser à un logement destiné aux prisonniers politiques.

— Je ne vous laisse qu'aujourd'hui pour réparer votre maison, déclare Min-kyu d'un ton sec. A partir de demain, vous devez sortir travailler.

C'est une petite baraque d'environ quatorze mètres carrés, au toit bas, composée d'une chambre et d'une cuisine. Tout est fait en terre battue. Le sol de la chambre est recouvert d'une vieille natte tissée avec des écorces de

tilleul, aux coins très abîmés. L'odeur âcre de la poussière et des moisissures pique les narines. Même quand on ne bouge pas, de la poussière tombe des murs et du plafond ; les planches du plafond sont pourries et semblent prêtes à tomber à tout moment. Dans la cuisine, il n'y a que deux foyers grossièrement faits avec de l'argile pour pouvoir y poser deux marmites. Rien d'autre. Vu la quantité de choses à réparer, une journée est loin d'être suffisante, Min-kyu s'en rend bien compte.

— Camarade bowiwon, appelle Wonho.

— Quoi ? crie Min-kyu en sursautant.

C'est une appellation interdite aux prisonniers politiques. Wonho semble ignorer qu'à l'instant où il a mis les pieds dans ce camp, il a été privé de tous ses droits en tant que citoyen et en tant qu'être humain. Pauvre imbécile ! vocifère intérieurement Min-kyu avant de lui lancer un regard virulent ; c'est en grande partie de sa faute si Su-ryeon est là.

— Tu te prends pour qui pour oser m'appeler camarade ? hurle-t-il brutalement. Tu ne sais pas encore où tu te trouves ici ? Tu dois appeler Seonsaengnim¹ tous les bowiwon et tous les gardes, et quand tu les croises tu dois aussitôt t'incliner à quatre-vingt-dix degrés devant eux, compris ?

S'il lui parle aussi durement, c'est parce qu'il veut que cet abruti ne commette plus jamais une telle erreur face aux autres bowiwon et gardes. Dans le camp, la moindre erreur coûte très cher. Ce type n'a visiblement pas l'habitude de cette salutation respectueuse, il fait juste mine de baisser un peu la tête, et même ça, il le fait maladroitement. Il ne parvient pas non plus à l'appeler tout de suite Seonsaengnim. C'est Su-ryeon qui s'avance devant lui pour le protéger. Elle s'incline profondément comme

1. Appellation honorifique adressée à un professeur, un maître et à tous ceux qui ont des métiers d'autorité.

elle le faisait sur scène devant le public à la fin de son concert. Son geste est courtois et élégant.

— Excusez-le, s'il vous plaît, implore-t-elle.

Min-kyu, surpris, recule d'un pas. Les longs cheveux brillants de la jeune femme coulent de sa tête baissée en une cascade abondante. Le regard de Min-kyu est attiré par la sensualité de la nuque frêle au teint clair que révèle sa chevelure noire. Il émet un petit toussotement et s'adresse à son mari :

— Pourquoi tu m'as appelé ?

— Euh... je voulais savoir où nous sommes ici...

— Espèce d'idiot ! hurle Min-kyu brusquement. Déchargez tous vos bagages et venez me rejoindre dans la salle d'entrevue que vous voyez là-bas à dix heures.

Et tourne sèchement les talons. Le mari de Su-ryeon a un beau visage, pareil à celui d'une fille, et un regard intelligent, laissant deviner quelqu'un qui n'a fait qu'étudier et qui a peu d'expérience du monde. Avec son physique et son niveau d'études, il devait prendre de grands airs avant de venir là, c'est évident. Un type comme lui n'a ni le cran ni la volonté d'un homme digne de ce nom, il ne se préoccupe que de son minable amour-propre et perd les pédales à la moindre occasion. Dès la première impression, il lui déplaît.

A dix heures pile, Su-ryeon et sa famille arrivent dans la salle d'entrevue, la pièce adjacente au bureau de Min-kyu. Celui-ci peut enfin regarder de près le visage de la jeune femme. Elle n'a changé en rien, elle est exactement comme il y a quelques années. Certes, son visage submergé par la tristesse est un peu bouffi, mais ses traits harmonieux et son teint de porcelaine la rendent toujours belle. Ses yeux fascinants, qui formaient des croissants quand elle souriait sur scène, sont dissimulés à moitié par ses longs cils humides. Min-kyu la fixe, ébahi d'admiration, mais il se ressaisit rapidement et se racle la gorge avant de les sermonner :

— Vous avez dû le deviner, ici c'est comme un haut-fourneau de la révolution, où on fortifie l'idéologie et le corps. Vous devez absolument accomplir toutes les tâches qui vous sont données et obéir sans condition à tous les Seonsaengnim, et vous devez surtout abandonner toute idée de vous enfuir. De toute façon c'est impossible, et si vous êtes attrapés, vous serez fusillés immédiatement. Mais...

Il s'interrompt avant de reprendre d'un ton radouci :

— L'éducation révolutionnaire délivrée ici est moins sévère que dans d'autres camps. Tout dépend de vous, gardez bien ça en tête. Je vous laisse une journée de plus, tâchez de finir tous les travaux. Ensuite le chef de chaque équipe vous donnera ses consignes.

Min-kyu se dépêche de terminer sa phrase pour les laisser repartir, car il ressent tellement de pitié pour Su-ryeon qu'il a du mal à rester en sa présence. S'il écouterait son cœur, il saisirait les mains de la jeune femme et lui demanderait ce qui lui est arrivé pour atterrir dans un endroit pareil. Heureusement qu'elle ne le reconnaît pas. Etant donné son statut, il est obligé de tutoyer d'emblée tout le monde et d'être brutal voire même insultant devant elle. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

Cette phrase qu'il a ruminée plusieurs dizaines de fois broie à nouveau son cœur désespéré avant de se transformer en un long soupir. L'image de la jeune femme le saluant le hante. Il est horrifié à la pensée du calvaire qui l'attend.

— Si elle m'avait épousé, elle aurait au moins évité ce malheur, murmure-t-il tout à coup, à sa grande surprise.

Il ricane à cette idée absurde, n'empêche qu'il est troublé par un vague sentiment de regret.